

Marjorie ou L'invasion des Français en Valais : 1798-1799 : par Charles Dubois

Autor(en): **J.F.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **2 (1864)**

Heft 25

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-177197>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Je le crois. Du reste, nous verrons. Miss Mary me paraît aussi n'être plus telle que je l'ai vue hier au soir à table. Sa gaieté a disparu ; elle a l'air tout embarrassée, toute triste.

Au moment où le sommet du Niesen allait disparaître à nos yeux, nous nous arrêtons pour contempler une dernière fois un lieu qui, si je ne me trompe, conserve une grande place dans les souvenirs d'une ou deux personnes d'entre nous : Nous quittons le sentier pour nous rapprocher du bord d'une sorte de vaste couloir très abrupt d'une multitude de rocs qui se sont détachés de la sommité. Mlle Turner s'avance imprudemment à l'extrême limite du couloir et au moyen de son bâton de montagne cherche à précipiter un gros bloc dans l'abîme.

Tout à coup elle jette un cri ; le sol a cédé sous ces pieds, elle glisse et va être entraînée, avant que nous ayons eu le temps de nous rendre compte du danger, lorsque Wilhelm s'élançait, la saisit et la rejette vivement en arrière, de notre côté. Mais lui-même perd l'équilibre, tombe et disparaît derrière une saillie de rochers.

Je me sens pris d'une angoisse inexprimable ; mon ami doit avoir été brisé et tué, car, du lieu où nous présumons qu'il est tombé, il ne nous vient aucun bruit, aucun son.

Pendant que M. Turner prend soin de son enfant évanouie, le guide, Carl et moi, nous tentons tous les moyens pour parvenir jusqu'à Wilhelm, entreprise dangereuse, car il faut marcher sur des débris qu'un rien peut mettre en mouvement, et où un second malheur est presque inévitable. Ce n'est qu'au bout de vingt longues minutes et grâce à Jacob Staehli que nous arrivons auprès de notre ami. Il est sans connaissance, presque enseveli sous l'énorme masse de pierres et de terre qui l'a accompagné dans sa chute. Il a roulé sur une pente presque verticale et d'une longueur d'au moins quarante pas. Je ne puis comprendre comment il a échappé à la mort.

Nous nous hâtons de le dégager, Staehli le prend sur ses épaules et nous regagnons le sentier, non sans beaucoup de difficultés. En nous revoyant, en apercevant surtout le corps inanimé de Wilhelm, Mlle Mary le croit tué, éclate en sanglots et retombe en défaillance.

Dix minutes plus tard nous rentrions à l'hôtel. Revenu à lui, Wilhelm se plaignit de vives douleurs dans tous les membres. Nous le déshabillâmes et pûmes constater de nombreuses meurtrissures, le pied droit était très enflé, la tête, toute en sang, avait deux ou trois plaies.

L'état de notre blessé ne paraissant heureusement pas très grave et M. Turner, plein de crainte pour la santé de Mary, insistant pour que nous descendions aussitôt à Thoune, nous plaçons Wilhelm aussi commodément que possible sur le mulet et nous partons. A cinq heures du soir nous étions de nouveau les hôtes de Bellevue, après une descente des plus pénibles.

Wilhelm souffrait beaucoup, Mlle Turner était elle-même malade ; il était aussi à prévoir que notre séjour à Thoune se prolongerait et que notre voyage resterait peut-être même à l'état de projet.

Effectivement Wilhelm ne fut rétabli qu'au moment où il s'agit pour Carl et pour lui de reprendre le chemin de l'Allemagne.

L'accident du Niesen devait pourtant avoir un heureux résultat. Pendant les trois semaines que Wilhelm eut à passer à Thoune, il fut entouré des soins les plus empressés de M. et Mlle Turner. L'affection de Wilhelm pour Mary, de Mary pour Wilhelm ne fut bientôt un mystère ni pour moi, ni même pour M. Turner qui, d'ailleurs, ne fit rien pour la combattre.

Enfin, comme je suis pressé d'arriver au dénouement, je vous dirai encore qu'il y a quelques semaines je recevais de Rome une lettre de mon ami Saint-André ; elle renfermait, entre autres choses intéressantes, celle-ci : « Nous avons quitté, Mary et moi, l'Angleterre il y a une dizaine de jours. Nous passerons le printemps ici. En juillet, nous irons en Suisse, où mon beau-père viendra nous rejoindre. Tu voudras bien faire avec nous l'ascension du Niesen. »

J. MAGNENAT.

MAJORIE

OU

L'invasion des Français en Valais

1798-1799.

PAR CHARLES DUBOIS.

Delafontaine et Rouge, libraires-éditeurs. — Prix : 3 fr.

Nous regrettons vivement de n'avoir pu, jusqu'à présent, entretenir nos lecteurs du nouvel ouvrage que vient de livrer à la publicité l'auteur des *Nouvelles montagnardes* et des *Nouvelles d'atelier*.

La place et le temps nous ont manqué et nous manquent encore pour donner une analyse détaillée de ce volume qui recèle, sous son intitulé tout simple, tout modeste et sans prétention, le drame le plus attachant, et pour porter un jugement en toutes formes sur une œuvre dont le mérite est incontestable. Sa valeur a été reconnue aussitôt par de nombreux critiques : tous ceux que notre histoire nationale intéresse l'ont apprécié, tous ceux aussi qui se plaisent à l'ouïe d'une émouvante narration.

C'est à ces jours sanglants qui marquèrent la fin du siècle passé, à l'époque où la Suisse, envahie par l'étranger, devint le théâtre d'une guerre impie, que se rattache ce récit, sujet de tant de pages palpitantes, d'un intérêt si poignant et si vrai. — La scène se passe dans le Haut-Valais ; les horreurs de la guerre ont succédé à la paix qui régnait naguère dans les sept dixains : plus de *jodels* sur la montagne silencieuse et plus de chèvres broutant le gazon fleuri de l'alpage ; les clochettes des troupeaux et les cris des enfants qui s'appellent ne se font plus entendre. Les tourbillons d'une épaisse et noire fumée, l'odeur de la poudre, les chants révolutionnaires montent de la vallée et signalent le passage des soldats de la République ; dans les hameaux du bas-pays, l'horrible carmagnole a remplacé la ronde villageoise, la fusillade a fait taire les mélancoliques accents de la corne des Alpes. L'affreuse misère, la désolation des champs, la ruine des villages, tel est le navrant tableau qu'offre la plaine.

Seuls, les montagnards se défendent encore : l'amour de leurs montagnes, la haine contre l'envahisseur, le respect pour la religion et l'entière confiance en Celui qui soutient l'affligé dans ses peines, voilà leur audace et leur force. La courageuse défense de ces hauts Valaisans, leur lutte opiniâtre contre le fer de leurs ennemis et la disette qui les presse, toutes leurs angoisses, toutes leurs douleurs sont dépeintes avec talent dans ce drame qu'assombrit parfois la sauvage et belle figure de la montagnarde, de Majorie, la fille d'Aernen, mais qu'éclaire d'un poétique rayon celle d'Aennli, fille du banneret Clausenn.

C'est à bien des titres que cet ouvrage mérite d'être apprécié. Il est le fruit d'une juste observation des mœurs et des coutumes valaisannes et de la connaissance exacte de ces heures malheureuses que dût traverser le pays de Majorie pendant cette époque de

deuil : une diction pure et pleine de charmes, des caractères nettement dessinés, son style toujours ferme, soutenu et coloré eussent déjà suffi pour lui assurer un succès légitime.

Personne ne lira sans émotion ces pages dont l'intérêt grandit sans cesse et qui, loin de laisser à l'âme des impressions pénibles, ranime en nous l'amour de l'indépendance tout en revêtant de teintes mélancoliques et de douce tristesse les souvenirs qui nous reportent à ces temps de calamité publique.

J. F.

Les enfants misés.

Qu'on les appelle comme on voudra, que l'on évite même la forme extérieure d'un encan proprement dit, le nom et la forme ne font rien à la chose, ces enfants n'en sont pas moins misés, et le fait n'en est pas moins misérable. Bon nombre de communes du canton de Vaud ont l'habitude, lorsqu'il s'agit de pourvoir à l'entretien d'enfants pauvres et dont les parents sont à l'assistance de leur bourgeoisie, de fixer un jour où l'on doit amener ces enfants à l'auberge. Là, Messieurs les amateurs arrivent et examinent si ces enfants sont vigoureux, s'ils sont d'un bon tempéramment; ils s'assurent de leur vivacité, de leur énergie, enfin de toutes les qualités que l'on recherche ordinairement chez une bête de somme.

S'ils appartenaient à des parents non assistés, on donnerait à ces enfants six écus, huit écus, neuf écus même, pour un été, de Pâques à la Saint-Martin, mais, comme ils sont pauvres, on se fait payer pour accepter leurs services. Le pauvre est livré à l'avidité sordide des Crésus de campagne. La somme pour laquelle on adjuge ces enfants le démontre. Nous en connaissons deux de la région du lac de Bret, qui ont été mis en pension pour 5 francs par mois, soit 56 francs par année pour toutes choses. Et cependant on prône l'inépuisable bienfaisance qui règne dans le canton de Vaud, et les nombreuses sociétés qui prennent soin des malheureux.

Nous ne parlerons pas de l'instruction que reçoivent ces enfants, auxquels on fait manquer toutes les écoles pour travailler à la terre, ou bien à d'autres choses; les registres d'absences en font assez foi. Nous dirons que ces enfants, mal nourris, mal vêtus, n'ayant jamais un sou à eux dans leurs poches, se trouvent exclus, par ce fait, de la fréquentation des enfants de leur âge et des plaisirs dont jouissent leurs condisciples. Enveloppés dans une dure, cruelle et injuste exception, ils prennent l'habitude de se considérer comme hors de la société, à laquelle ils deviennent étrangers et qu'ils regarderont, à la longue, d'un œil indifférent, si même hostile. Privés de pères, de mères, de frères, de sœurs, de caresses, toujours surveillés avec méfiance par des gens qui posent en fait que tout pauvre est voleur, ils forment la pépinière qui alimente nos mai-

sons de force. L'inépuisable bienfaisance du canton a encore, en ce point, et en bien d'autres, bien du chemin à faire pour atteindre les limites du strict nécessaire.

J. Z.

??

Parmi les suppôts de Thémis, vous connaissez sans doute le sophiste Damon? Fort bien; qui n'aurait pas remarqué sa grave démarche, sa canne à pomme d'argent et son costume respectable, sans parler de ses dilemmes dont il ne tarit pas. J'en étais sûr, vous l'avez vu souvent.

L'autre jour, que fort pressé je marchais à grands pas, il me rencontre, m'aborde tout songeur, et me serrant la main : Mon cher, la chasse est-elle ouverte? — Cette fois, Damon, c'en est trop; perdez-vous la raison, ou ne vous ai-je pas compris?... d'où tombez-vous, pour ne savoir une chose pareille? fermée depuis longtemps! — Ah! j'ignorais, vilaines petites bêtes, s'écria-t-il alors en me montrant du doigt quelques pigeons qui tournoyaient autour du clocher voisin, désagréables volatiles, quand ils ne sont pas rôtis! La peste les emporte! N'avons-nous point assez d'impôts sans celui, qu'en dépit de la loi, ils prélèvent sur notre subsistance! que ne leur rendons-nous la pareille : les oignons seuls les feront supporter. — Mon cher Damon, quelle mouche a pu vous piquer? — Point de mouche, et je soutiens mon dire : si nous n'y mettons bon ordre, leur nombre, déjà si grand, s'accroîtra d'une telle façon, que ne trouvant plus assez de pâture, ils finiront par se manger entr'eux. — Oh! pour le coup, votre humeur vous égare; ces jolis oiseaux n'animent et n'ornent-ils pas un peu, en l'égayant, notre ville si triste parfois? — Non, morbleu! au contraire, ils salissent partout...

J'allais répliquer quant aussitôt il ajouta : S'ils ne sont à personne, ils sont à tout le monde, à moi aussi par conséquent; oui, je leur ferai une guerre acharnée; j'ai des amis qui ne seront pas fâchés d'en avoir les dépouilles opimes; la loi me l'interdit, mais je braconnerai. Comme, dans sa colère, il grommelait encore entre ses dents et qu'il brandissait sa belle canne prêt à exécuter ses menaces, je lui tournai le dos, n'espérant plus mettre sa fougue à la raison; puis je repris mon chemin non sans songer aux conséquences que pourrait avoir son action. Alors il me revint en tête le fait de ce garde-chasse qui, pour son propre compte, tendait des pièges sur les terres de son seigneur et maître; quel crime pour un homme revêtu de semblables fonctions! aussi le lui fit-on chèrement expier : on lui coupa les deux oreilles. — Si l'histoire est trop courte et bien fade, elle a du moins le mérite de la vérité, puis elle porte un enseignement dont Damon pourrait tirer profit.

Pour la rédaction : L. MONNET. S. GUÉNOUD.